

Zeitschrift: Der Schweizer Sammler und Familienforscher = Le collectionneur et généalogiste suisse

Herausgeber: Schweizer Bibliophilen-Gesellschaft; Schweizerische Gesellschaft für Familienforschung; Vereinigung Schweizerischer Bibliothekare

Band: 9 (1935)

Heft: 39: Vereinigung schweizerischer Bibliothekare = Association des bibliothécaires suisses : Nachrichten = Nouvelles

Artikel: Bibliothèques américaines : impressions et réflexions

Autor: Godet, Marcel

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-387167>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Vereinigung schweizerischer Bibliothekare

Association des bibliothécaires suisses

Nachrichten — *Nouvelles*

Neue Folge No. 39

31. Januar 1935

REDAKTION: Dr. M. GODET, Schweiz. Landesbibliothek, BERN

Bibliothèques américaines

Impressions et réflexions

Au lendemain de la guerre mondiale, en 1919, la Suisse, comme d'autres pays, envoya en mission aux Etats-Unis un certain nombre d'économistes, d'administrateurs, de spécialistes divers, pour étudier les méthodes américaines qui s'imposaient à l'attention. M. Hermann Escher, alors Directeur de la Bibliothèque centrale de Zurich, rapporta de ce voyage un livre intitulé «Aus dem amerikanischen Bibliothekwesen» qui contribua à mieux faire connaître en Europe les bibliothèques américaines et à augmenter la réputation dont elles jouissent avec raison, car elles occupent là-bas dans la vie publique la place de premier ordre que détient chez nous l'école.

Le livre de M. Escher¹⁾ est le fruit substantiel et bien mûri d'une visite qui a duré onze semaines. N'ayant, pour ma part, séjourné que dix-sept jours aux Etats-Unis, je n'ai pu, forcément, en rapporter que des impressions fragmentaires. Elles tirent cependant peut-être un certain intérêt du fait que dans les quinze ans qui se sont écoulés depuis le voyage de M. Escher, la situation des bibliothèques américaines a singulièrement changé. Elles étaient alors dans l'abondance. Elles sont aujourd'hui entrées à leur tour dans la période des «vaches maigres». A cela s'ajoute que nous voyons l'Amérique et l'américanisme sous un autre jour

¹⁾ Paru chez Mohr, à Tubingue, en 1923.

qu'en 1919. L'Europe d'alors, pleine d'une admiration presque sans mélange, attribuait volontiers les succès et la richesse étonnante des Yankees à leur seule supériorité. La crise économique profonde qui ne les a pas épargnés plus que nous, permet de penser que leur prestigieuse prospérité de naguère était dans une large mesure due aux circonstances plus qu'à l'infaillibilité de leurs méthodes. Ce qui incline à considérer aujourd'hui ces dernières d'un œil peut-être plus critique.

Une chose cependant demeure en dehors de toute critique, et même au-dessus de tout éloge : c'est la générosité et l'hospitalité des Américains, pour nous en particulier celles de leur *Library Association*. C'est à cette dernière, en effet, ainsi qu'à la libéralité de la *Carnegie Endowment for international peace*, de la *Rockefeller Foundation* et de la *Carnegie Corporation* qu'une quinzaine de bibliothécaires européens, dont j'eus l'honneur d'être, ont dû de pouvoir participer, l'an dernier, à la réunion du *Comité international des bibliothèques* convoqué à Chicago, en octobre 1933, par son très distingué président, M. W. W. Bishop²⁾, puis au *Congrès annuel des bibliothécaires américains* qui avait lieu dans la même ville, à l'occasion de l'Exposition mondiale «Un siècle de progrès»³⁾.

J'ai visité à cette occasion une dizaine de bibliothèques. Ce qui frappe d'abord et saisit le visiteur même averti, c'est les proportions grandioses de ces établissements. En premier lieu, les dimensions des édifices dont le caractère monumental retient l'attention du passant. Puis, quand on pénètre à l'intérieur, la somptuosité des vestibules, des escaliers; les halls de marbre ornés de sculptures, de peintures, de mosaïques. Ensuite la grandeur et le nombre des salles publiques, le luxe de leur aménagement. Puis encore l'étendue des collections, la multiplicité des catalogues, le

²⁾ Directeur de la bibliothèque de l'Université de Michigan et professeur de «Library science», à Ann Arbor.

³⁾ Voir les *Actes du Comité international des bibliothèques, 6^e session: Chicago-Avignon 1933*. La Haye, Nijhoff, 1934.

nombreux personnel; les chiffres enfin de la fréquentation et des ouvrages communiqués. Voici quelques données numériques, à titre d'échantillons :

La Public Library de New-York compte 768 places assises dans la salle principale de lecture. Elle occupe 708 employés dans le «Reference Department» et 1548 personnes dans l'ensemble de la bibliothèque, y compris les succursales. Elle communique plus de 4 000 000 de volumes par an dans ses salles de travail et en prête au dehors près de 13 000 000.

Le nouveau bâtiment que se construit la bibliothèque de l'Université de Columbia — également à New-York — mesure 45 mètres de haut et ses magasins, qui sont les plus grands qu'on ait encore construits d'un bloc, offrent place dans leurs 15 étages pour 4 millions de volumes.

A la Bibliothèque publique de Chicago, le nombre des livres consultés sur place s'élève à 1 400 000 par an, celui des volumes prêtés au dehors par la centrale et ses cinquante succursales atteint 16 000 000. La fréquentation est si intense que les marches du grand escalier en marbre de Carrare ont dû être remplacées après 36 ans seulement, parce qu'elles étaient complètement usées par le va-et-vient des lecteurs. D'autre part, la circulation des livres est si active que 80 à 100 000 d'entre eux terminent chaque année leur carrière, les uns usés, les autres (environ 20 000 par an, énorme proportion) non restitués. Une équipe spéciale d'employés est occupée à retirer les fiches du catalogue public et à noter les décès à l'inventaire.

La Bibliothèque du Congrès de Washington abrite, dans les 18 étages de ses magasins dallés de marbre blanc, 6 000 000 de volumes. Elle occupe 800 employés, dont 200 à l'établissement des catalogues. On voit dans les services subalternes nombre d'hommes de couleur (coloured people). Le catalogue principal renferme 5 000 000 de titres. L'Union catalogue, qui est le catalogue collectif des bibliothèques américaines, en compte 8 000 000. Mais l'on est en train d'aménager des locaux spéciaux qui permettront de

porter ce nombre à 24 000 000. Au lieu de copier les titres à la main ou à la machine, on emploie un photostat qui, grâce à un dispositif automatique, peut reproduire 1800 fiches à l'heure, en noir sur blanc. L'imprimerie de la maison dispose de 8 linotypes. La vente des fiches imprimées produits 200 000 dollars par an. Je dois passer sous silence la division de musique (riche d'un million de volumes), le music-hall pour concert de musique de chambre et d'orchestre, les salles d'estampes, les ateliers de reliure, et bien d'autres choses. M. Putnam, l'éminent directeur, s'apprête à construire, derrière l'édifice actuel, un second bâtiment qui sera relié au premier par un tunnel. Il contiendra deux salles de lecture, 250 chambres de travail, un double du catalogue principal, et pourra recevoir 8 000 000 de volumes, ce qui résoudra pour un certain nombre d'années la question de la place.

Ces quelques chiffres donnent une idée des proportions de ces établissements.

Un des traits qui frappe le visiteur, c'est le nombre considérable de salles spéciales pour tous les besoins imaginables : non seulement les célèbres salles pour enfants, mais celles pour maîtres et professeurs, pour l'histoire et la généalogie, les sciences sociales, l'architecture, la musique, la statistique, les brevets, les publications officielles, que sais-je encore (chaque salle généralement pourvue de son propre catalogue), sans parler des salles de conférences, de sociétés, etc.

Chacun connaît de réputation les facilités et commodités remarquables offertes au public, notamment le grand nombre des heures d'ouverture et le libre accès aux rayons ou système des «open shelves» pratiqué par les bibliothèques de prêt.

Moins connue, mais non moins importante, est la faculté accordée à certains privilégiés dans les bibliothèques scientifiques ou dans le «reference department» des «public libraries», de travailler dans les magasins de livres, soit à des tables spéciales, soit dans des cabines ou «carrels» construites ad hoc, avec permission de prendre soi-même les livres sur les rayons. La Biblio-

thèque du Congrès met 200 tables de travail (placées dans les sections, ou sur les galeries de la salle de lecture) à la disposition de savants, de professeurs, avocats, médecins et autres chercheurs. La nouvelle bibliothèque de l'université de Columbia contiendra 150 cabines de travail, construites en métal doublé de celotex isolant. La nouvelle construction de Washington en comptera 250. La bibliothèque de l'université de Yale, à New-Haven, en offre 350 aux professeurs et étudiants : avec leur table, leur siège, leurs rayons et leur petite fenêtre, ces paisibles et studieuses cabines font penser à des cellules de couvent; tandis que la grande salle réservée au «pleasant reading» évoque plutôt, avec sa vaste cheminée, ses fauteuils profonds et la permission de fumer, l'idée d'un confortable club; c'est un vrai paradis pour les étudiants qui aiment lire.

Les commodités offertes au personnel lui-même ne sont pas moindres. La bibliothèque de la Northwestern University à Evanston, près Chicago, a aménagé pour les bibliothécaires des douches, des salles de conversation meublées de canapés et de fauteuils, et où ils peuvent fumer et recevoir des visites. Pour les dames, en outre, une coquette cuisine, voire même une chambre à coucher.

Quant à la rapidité du service, on la vante à juste titre. Pour permettre le contrôle, les bulletins de demande portent généralement l'heure et la minute de leur expédition et celle, non moins exacte, de la réception du volume. A la Bibliothèque du Congrès, le lecteur qui attend plus de 15 minutes est invité à réclamer. A la bibliothèque publique de Chicago, le livre arrive au bout de 7 à 8 minutes en moyenne. La John Crerar Library a réussi à réduire le délai moyen à 3 minutes et demie. Cette rapidité, à laquelle on attache une importance capitale, est facilitée non seulement par le nombreux personnel, mais par tous les moyens de transport et de communication, mécaniques, pneumatiques et électriques les plus perfectionnés.

Mais ces bibliothèques ne brillent pas seulement par les installations et la technique. Elles disposent de très riches collections. J'ai été étonné, dans mes quelques sondages, de tout ce que j'ai trouvé, par exemple à New-York et à Chicago, de publications européennes, non seulement en fait de «Standard Works», mais de publications spéciales et secondaires, moins connues.

Il existe nombre de fonds spéciaux de premier ordre et que l'Europe peut envier au nouveau monde, concernant l'Amérique latine, ou la Chine ou le Japon, par exemple, mais aussi touchant l'Europe elle-même. Pour ne citer qu'un cas : la Folger Library, qui s'est ouverte à Washington l'an dernier, et qui est entièrement consacrée à Shakespeare, renferme dans ses murs de marbre blanc 70 000 ouvrages relatifs au poète, à son époque et à ses œuvres (sans parler d'un théâtre qui en permet la représentation). Mais la collection la plus impressionnante qu'il m'ait été donné de voir est certainement celle du milliardaire Pierpont Morgan, à New-York, bibliothèque privée, il est vrai, mais dont le propriétaire a rendu les trésors accessibles aux chercheurs en construisant pour eux une salle de travail reliée par un couloir à l'édifice principal. On y voit, par exemple, plus de 800 manuscrits enluminés, le plus beau fonds de manuscrits coptes, un millier d'incunables de premier choix (tous en édition princeps ou première édition illustrée). Mais c'est surtout la vue des manuscrits autographes d'auteurs français qui, personnellement, m'a le plus ému — manuscrits de Saint François de Sales (du commandement d'aimer Dieu), de Diderot (le Neveu de Rameau), de d'Alembert (sur les couleurs), de Victor Hugo (Jours d'exil), d'Anatole France, de Zola (Nana), — ou encore de précieuses reliques, comme l'exemplaire de Manon Lescaut ayant appartenu à Marie-Antoinette, ou celui d'Eugénie Grandet portant la dédicace de Balzac à Madame Hanska, datée de Genève 1833. La réunion de pareilles pièces au delà de l'Océan fait terriblement sentir la puissance de l'argent et l'appauvrissement de notre vieille Europe depuis 1914.

Les ressources financières — soit qu'elles proviennent de donations ou des deniers publics — sont énormes. On sait que Carnegie a fondé et doté 1800 bibliothèques et qu'il a eu de nombreux émules. Il y a 30 ans, la bibliothèque de l'université de Yale, par exemple, était encore si pauvre que le bibliothécaire (un professeur) voulait, dit-on, donner sa démission, parce qu'il n'avait pas même un portier et qu'il devait allumer lui-même son poêle. Elle a été dès lors si richement dotée qu'elle a construit dernièrement un édifice qui a coûté 40 millions de francs suisses et entretient un personnel de 150 employés. La bibliothèque de l'université de Columbia, qui n'est pas la plus riche, possède 73 millions de dollars en banque et des terrains d'un prix immense dans la ville de New-York. Elle ne sait pas au juste ce que coûte son nouveau bâtiment en construction, car le donateur n'en dit rien, se contentant de payer au fur et à mesure tous les comptes. La bibliothèque du Congrès de Washington se plaignait de n'avoir l'an dernier que 150 000 dollars pour les acquisitions de livres (100 000 pour les ouvrages généraux, 50 000 pour les ouvrages de droit). Ce qui est peu, en effet, en comparaison de la public Library de New-York, dont le budget pour livres et reliures se monte au chiffre astronomique de 760 000 dollars par an.

Habitué à une abondance sans cesse croissante et à ne pas compter, les bibliothécaires américains ont vu pour la première fois en 1933 leurs budgets réduits, généralement d'environ 20 %, parfois plus fortement encore. La public Library de Chicago s'est vu même supprimer d'un coup et jusqu'à nouvel ordre le crédit annuel de 200 000 dollars dont elle disposait pour achats de livres; mais c'est un cas spécial, dû aux circonstances particulières de cette ville (paiement d'impôts arriérés !). Les compressions budgétaires s'aggravent de la chute du dollar. Nos collègues d'outre-mer sont donc à cette heure aux prises avec des difficultés sinon égales, du moins pareilles aux nôtres. Ils s'appliquent bravement, ce qui est tout nouveau pour eux, à réaliser des économies par des réformes d'organisation assez malaisées quand on est monté

sur un si grand pied. Cependant, même ainsi diminués, les crédits dont disposent les bibliothèques américaines demeurent encore magnifiques en comparaison des nôtres. Ils donnent la mesure de la belle situation sociale qu'elles ont réussi à conquérir et de la confiance générale dont elles jouissent.

Tout cela s'inscrit indéniablement à l'actif des bibliothèques américaines. Mais celles-ci ne répondent pas toujours à l'attente qu'a fait naître ce qu'on a entendu ou lu à leur sujet. Voici quelques-uns de mes étonnements.

Qui dit «Amérique» éveille des idées de nouveauté et de hardiesse. C'est le pays des gratte-ciel. Aussi étais-je particulièrement curieux de voir les dernières créations architecturales dans le domaine des bibliothèques, en particulier celle de la Northwestern University à Chicago-Evanston. Chicago! — J'attendais la révélation d'un art inédit. Et que vis-je dans la verdure d'un beau parc? un pastiche du style gothique, une espèce d'église ou de couvent, où l'on a poussé le souci archéologique jusque dans le moindre détail: ce n'étaient qu'ogives, contreforts, arceaux, fleurons, boiseries sculptées, fers forgés et vitraux moyenâgeux. Rien ne manque pour favoriser l'illusion. L'impression générale est agréable, car le bibliothécaire, M. T. W. Koch, a mis dans tout cela du goût et de l'érudition; mais j'avoue que, confondu, je ne pus m'empêcher de m'écrier: «Quel singulier chassé-croisé! C'est nous, à la Bibliothèque nationale suisse, qui faisons le style Chicago et vous, Américains, qui faites de l'architecture médiévale. C'est notre bibliothèque qui devrait être ici et la vôtre qui serait à sa place au pied de la cathédrale de Berne.» N'est-ce là qu'un cas isolé? Pas du tout. La nouvelle bibliothèque de l'université d'Yale est un exemple plus impressionnant encore du même état d'esprit. C'est une belle et très riche cathédrale gothique dont les magasins de livres forment la tour et dont la cour est un cloître, d'ailleurs charmant. 40 millions de francs suisses ont été dépensés à rendre l'anachronisme aussi complet que possible. Il faut admirer l'effort que l'on a déployé — avec un succès qui fait

honneur au distingué bibliothécaire, M. Keogh, — pour concilier les nécessités techniques d'une bibliothèque moderne avec le souci d'imitation fidèle d'un art défunt. Et quand je demandais la raison de ces coûteux pastiches, on m'a régulièrement répondu : «C'est pour créer l'atmosphère.» Par quoi il faut entendre l'atmosphère sentimentale que requièrent les intellectuels américains, lesquels (ne faut-il pas s'en féliciter ?) paraissent encore fort attachés à l'Europe, leur mère-nourrice, et à sa culture : ils ne se sentent heureux, rassurés, bien disposés à l'étude que dans un décor architectural évoquant le vieil Oxford ou l'antiquité classique. L'Europe est à plusieurs égards bien plus libérée du passé. L'Américain en est encore à la période romantique. Lui qu'on représente volontiers comme un utilitaire, il est en réalité un idéaliste enthousiaste à qui il ne suffit pas de répandre l'instruction, mais qui éprouve le besoin de la glorifier par l'art. En présence de ces monumentales façades de bibliothèques et de ces vestibules qui ont coûté des fortunes, l'Européen terre-à-terre pense qu'il eût mieux valu employer cet argent à acheter des ouvrages. Mais cette somptuosité, même lorsqu'elle s'entache d'ostentation, est un hommage au Livre; elle a aux yeux de l'Américain valeur symbolique. Et il faut avoir vu à la bibliothèque de Yale la haute et solennelle chapelle édiflée au-dessus d'un exemplaire de la Bible de Gutenberg, il faut avoir respiré l'atmosphère recueillie de ce sanctuaire, pour sentir jusqu'où va aux Etats-Unis cette mystique du Livre.

D'une façon générale, on a, aussi bien dans les anciens bâtiments que dans les nouveaux, souvent sacrifié les commodités pratiques à l'effet extérieur. On rencontre là-bas, comme dans notre vieille Europe, de vastes salles recevant du dehors un jour insuffisant. Au mois d'octobre, le directeur de la Public Library de New-York a déjà l'électricité allumée dans son bureau à 4 heures de l'après-midi. Les magasins de livres sont souvent très sombres, ainsi à la Crerar Library de Chicago, et même dans des constructions nouvelles, comme la bibliothèque de Columbia, où la nécessité d'user de l'éclairage artificiel en plein jour, si elle s'explique

par le besoin d'économiser la place, ne peut tout de même être considérée comme un avantage. Cette nécessité est un inconvénient certain, quand elle existe même dans des bureaux, comme à la bibliothèque de Yale. On trouve des rayonnages de hauteur normale (2 m. 20 par exemple) installés dans des salles de hauteur double ou triple, offrant une énorme place perdue (ainsi à la Newberry Library de Chicago, en revanche très bien éclairée, construite en 1887). On s'étonne de mainte autre particularité peu rationnelle ou peu pratique qui ne frapperait peut-être pas, si l'on n'avait tant entendu citer les bibliothèques américaines comme des modèles. La Public Library de New-York (Reference Department) n'a point de cotes numériques pour désigner ses livres, mais un système assez compliqué de lettres qui ne doit pas faciliter le service. Dans les salles de travail on voit couramment les lecteurs mettre leur manteau sur le dossier de leur chaise et leur chapeau sur la table, ce qui ne semble très agréable ni pour eux, ni pour leurs voisins. Le système des «open shelves» n'est pas aussi général qu'on le croit parfois en Europe. Il n'est généralisé que dans les petites bibliothèques et les succursales de quartiers (branch libraries) qui comptent généralement moins de 50 000 volumes. La plus grande bibliothèque qui l'admette est celle de la Nouvelle-Orléans (205 000 volumes). Si la clientèle populaire et le commun des lecteurs n'a qu'à se louer du libéralisme des bibliothèques américaines, les savants et tous ceux qui font des recherches un peu spécialisées sont moins favorisés et moins satisfaits. En effet, les ouvrages dont ils ont besoin ne se trouvent généralement pas dans le «lending department». Et s'ils sont dans le «reference department» ils n'en sortent point. L'Américain envie en pareil cas la facilité que l'on a en Suisse et dans plusieurs pays d'Europe d'emprunter de tels livres à domicile et même de se les faire envoyer par la poste. A la New-York Public Library, les étudiants ne sont pas admis, étant censés utiliser la bibliothèque de l'Université. S'ils ont absolument besoin de consulter un ouvrage, ils doivent apporter une attestation spéciale de leur pro-

fesseur. Les juristes de New-York, une fois leurs études terminées, se trouvent souvent plus embarrassés encore : ils ne peuvent plus utiliser la bibliothèque de l'Université, la Public Library n'offre pas de collections assez spéciales pour eux dans le domaine du droit, et la bibliothèque — admirable — du barreau de New-York n'est accessible qu'aux privilégiés assez riches pour faire partie de la Bar-Association. On pourrait multiplier les cas qui montreraient que si notre organisation est différente et assurément moins luxueuse, elle n'est pas sans avantages, dès qu'il s'agit du travail scientifique.

L'infériorité des bibliothèques européennes sur certains points tient le plus souvent à leur pauvreté. L'abondance dans laquelle ont vécu jusqu'ici les bibliothèques américaines leur a permis de réaliser des merveilles; mais elle a aussi favorisé un certain gaspillage de matériel et le luxe de personnel. Ce n'est pas un art de faire beaucoup de choses avec beaucoup d'argent. La difficulté est de faire beaucoup avec peu. A cela nous avons toujours été obligés en Europe, notamment en Suisse, et cette discipline forcée nous a beaucoup appris. Aussi ai-je acquis la conviction que dans l'art d'économiser, de tirer le meilleur parti des choses, d'entretenir le maximum de vie intellectuelle avec le minimum de moyens matériels — ce qui est dans le domaine des bibliothèques la vraie «*efficience*» — les Européens sont généralement plus expérimentés et plus avancés que les Américains jusqu'ici trop gâtés par la prospérité. Et je crois que, dans cette époque de compression des budgets, l'Europe leur offre d'instructifs exemples qui mériteraient leur étude.

D'ailleurs l'organisation n'est pas tout, ni même la richesse des collections. La valeur de ces dernières demeure bien réduite, en dépit des meilleurs catalogues, si les bibliothécaires ne savent pas ce qu'elles renferment. La valeur effective d'une bibliothèque dépend, pour une large part, de celle du personnel. Qu'en est-il aux Etats-Unis? C'est ici l'occasion de dire ce que j'ai vu et appris au congrès de l'American Library Association, à Chicago.

On sait que cette puissante association compte plus de 16 000 membres, groupés en quantité de sections, de «round tables» et de comités spéciaux. Elle avait choisi comme lieu de son assemblée l'hôtel Stevens qui est le plus grand du monde (4000 lits et 2300 personnes de service). La séance d'ouverture qui réunissait plus de 3500 collègues fut fort imposante. Bien que nous fussions en plein jour, les stores étaient baissés et l'immense salle brillamment éclairée à l'électricité. L'attention soutenue des auditeurs et la forte participation aux diverses réunions m'ont paru remarquables, surtout dans une ville offrant tant de distractions et, à deux pas, les attractions d'une exposition universelle. On comptait près de 800 personnes aux séances de la section pour les questions de catalogue.

Le grand sujet à l'ordre du jour du congrès était le «New Deal», le nouveau régime instauré par le président Roosevelt, ou plutôt les conséquences que ce «New Deal» comporte pour les bibliothèques, leurs recettes, leurs relations avec le gouvernement. Les bibliothèques vont-elles en profiter ou non ? Dans quelle mesure seront-elles affectées par les «codes» des éditeurs, des imprimeurs, des relieurs ? Les subventions fédérales compenseront-elles la hausse des prix ? Les bibliothèques doivent-elles elles-mêmes adopter un code ? etc.

Fort intéressante m'a paru une nouvelle méthode, appliquée à cette occasion, pour présenter à une assemblée une question sous ses divers aspects, et de façon vivante : au lieu d'avoir, comme chez nous, un rapporteur et, éventuellement, un contre-rapporteur qui lisent leur papier, on désigne un certain nombre d'orateurs qui, ayant étudié la question d'avance, se livrent devant le public à une discussion nourrie et bien conduite (si le président sait jouer son rôle). Dans le cas particulier, c'étaient 4 messieurs et 3 dames qui, assis à une table à tapis vert, sur une estrade, faisaient face à l'assemblée. Ne manquant pas d'humour, ils déchaînaient souvent les rires de l'assistance. Ce genre de débat préparé et contradictoire («Panel»), où se confrontent les divers points de vue

et arguments, a été inauguré il y a deux ou trois ans dans les milieux pédagogiques pour la discussion des questions d'actualité, tant théoriques que pratiques. Il me paraît que, s'il n'est pas encore introduit en Europe, il mériterait de l'être.

Bien intéressante était aussi l'exposition de publications, de meubles, de fournitures pour bibliothèques, organisée dans les vastes sous-sol de l'hôtel. Mon attention y fut attirée par les vitrines de la «Visual methods round tables», présentant en photographie ou autrement les moyens bien américains de publicité et de propagande utilisés par les bibliothèques. A Chicago, par exemple, un modèle en bois sculpté représentant la bibliothèque publique est promené par les rues, monté sur un châssis d'automobile, avec cette inscription : «Connaissez-vous ce bâtiment ? Il est à vous.» A Baltimore, dans la devanture de l'Enoch Pratt Free Library, le passant voit représenté un gratte-ciel de 500 pieds et un autre monument public de la ville, à côté d'une colonne de livres de hauteur double, avec cette légende : «Chaque jour les habitants de Baltimore empruntent cette pile de volumes.»

Mais le grand fait, à la fois le plus apparent et le plus significatif, qui frappait le visiteur européen dans le Congrès, c'était la prédominance énorme de l'élément féminin. Ces dames forment les 4/5 de l'association, si bien qu'il est arrivé plus d'une fois à un orateur de dire «she» au lieu de «he» en parlant du bibliothécaire, tant cette profession appelle chez l'Américain l'idée du féminin. Conviés un soir à un brillant dîner, dans un hôtel, par les bibliothécaires des «Special Libraries», nous fûmes aimablement accueillis par quelques messieurs et de beaucoup plus nombreuses dames que je pris, je l'avoue, pour des invitées, femmes, sœurs ou filles de ces messieurs. Elles venaient au-devant de nous avec une liberté familière qui m'étonnait, quand je compris qu'elles n'étaient autres que nos collègues, les bibliothécaires mêmes qui nous recevaient. Le mot de Dewey au Congrès international des bibliothécaires à Londres, en 1897, «le bibliothécaire de l'avenir,

c'est la femme», s'est réalisé en Amérique dans une mesure dont on a peine à se faire une idée en Europe.

Parmi ces femmes bibliothécaires, il en est de fort distinguées et fort énergiques. Nous avons assisté à l'élection de l'une d'entre elles, Miss Countryman, bibliothécaire de Minneapolis, à la présidence de l'association, où elle succédait à Mr. Lydenberg, directeur adjoint à la Public Library de New-York. Il n'est pas douteux que ces dames apportent dans leur profession beaucoup de zèle, des qualités pratiques précieuses, une préparation technique à certains égards excellente et le remarquable «spirit of service» qui anime aussi leurs collègues masculins (⁴). L'Américaine a un don de rayonnement social qui trouve admirablement son emploi au service du grand public des lecteurs. Mais, du point de vue de l'érudition, quelle est la valeur de ces quelques 13 000 femmes? Quelle influence leur prédominance numérique exerce-t-elle sur les bibliothèques? Que penser de façon générale du personnel des bibliothèques américaines et de sa formation? Ceux qu'intéressent ces questions liront avec profit l'étude qu'a publiée en langue norvégienne le professeur J. C. M. Hanson, de Chicago, dans le volumes de *Mélanges* offert l'an dernier à Wilhelm Munthe, le directeur de la Bibliothèque universitaire d'Oslo⁵). M. Hanson y compare les bibliothèques d'Amérique et celles d'Europe avec l'autorité que lui confère son expérience et y parle de celles de son pays beaucoup plus librement que n'oserait le faire un étranger.

Selon lui, les Européens ont émis des appréciations trop favorables. Soit par politesse, soit parce qu'on fait plus de cas de ce qui est nouveau et lointain que de ce qui est proche et connu, ils n'ont souligné que les bons côtés et passé sous silence les faiblesses. Les bibliothèques américaines ont profité de certains

⁴) «Conception of a direct and individualized service to the community» a écrit Mr. W. W. Bishop, caractérisant l'esprit des bibliothèques de son pays.

⁵) *Overbibliotekar Wilhelm Munthe pa Femtiarsdagen 20. Oktober 1933. Fra Fagfeller og Venner. Oslo 1933.*

avantages, celui notamment de n'avoir pas le poids d'une tradition et celui de disposer de grandes ressources. M. Hanson reconnaît et énumère leurs mérites en ce qui concerne l'organisation, la coopération, les bâtiments, les installations techniques, les facilités d'accès, l'influence conquise, etc., mais il montre que ce qu'on peut appeler «la production en masse» et la recherche de la publicité ont engendré une superficialité fatale à un travail bibliographique approfondi. «*Multa non multum*», dit-il, semble être le principe. On recherche la quantité plus que la qualité. Le personnel féminin offre des avantages, mais sa prédominance a aussi des inconvénients. Les nominations aux charges de l'association s'en trouvent influencées parfois par des facteurs sentimentaux qui n'ont rien à voir avec les mérites professionnels des candidats. Dans les bibliothèques, les travaux de catalogue, de classement, de bibliographie sont généralement abandonnés aux femmes, au point que les hommes n'ont plus guère que le travail administratif et que ceux des nouvelles générations ne sont plus bien au courant de ce qui concerne les livres et les travaux de bibliothèque proprement dits. Lorsque le Vatican alla chercher en Amérique des bibliothécaires pour réorganiser sa bibliothèque suivant les principes modernes américains, il ne se trouva, au dire de M. Hanson — les femmes étant exclues — que des hommes d'âge qui fussent encore bien au fait des méthodes de classement et de rédaction des catalogues. A l'en croire, le seul jeune qu'on aurait trouvé, qui fût rompu à ces méthodes et qui fit le gros du travail, serait un Européen, un Norvégien qui avait séjourné en Amérique et qu'on fit venir de Trondheim.

M. Hanson estime que le personnel européen est supérieur, et cela à cause de sa formation universitaire, c'est-à-dire de sa spécialisation dans telles ou telles branches des sciences ou des lettres. En dehors du personnel dirigeant des bibliothèques universitaires et de quelques bibliothèques spéciales, les bibliothécaires des Etats-Unis n'ont pour la plupart — c'est un point capital — qu'une instruction générale du degré secondaire et la préparation tech-

nique acquise dans les écoles de bibliothécaires⁶⁾. Ils manquent le plus souvent d'une culture supérieure. L'esprit et les services des bibliothèques s'en ressentent. On accorde trop d'importance au côté matériel et mécanique des choses; on s'y préoccupe trop peu de ce qui est l'essentiel: les livres mêmes, le contenu des livres, les connaissances bibliographiques personnelles.

Je laisse à M. Hanson la responsabilité de ses assertions et de ses appréciations qui ne peuvent être assurément sans fondement, mais sont peut-être un peu personnelles. Je pense que pour comprendre et s'expliquer les particularités des bibliothèques américaines, il faut se rappeler leur histoire et les tâches spéciales que les circonstances d'un pays neuf leur ont imposées.

En Europe, où les bibliothèques doivent leur première origine aux couvents, aux universités issues elles-mêmes des couvents et chapitres, et aux princes ecclésiastiques et séculiers, il est naturel que prédomine l'esprit masculin d'érudition et de recherche scientifique qui les a engendrées. Primitivement réservées aux clercs, à l'élite intellectuelle, elles ne se sont que tardivement ouvertes et démocratisées. La bibliothèque américaine, au contraire, d'emblée placée sous le signe du bien public et de la philanthropie, a été tout de suite accueillante à tous et se trouve naturellement animée de tendances plutôt vulgarisatrices et éducatives qui ont fait d'elle un champ d'activité surtout féminin. Appelée à seconder l'école dans l'œuvre d'instruction et d'assimilation de millions d'immigrés qui souvent ne savaient ni lire ni écrire, elle a gardé de ces circonstances, de cette mission populaire, un esprit, pour dire le mot, un peu primaire. De même qu'il a fallu à l'Europe beaucoup de temps pour en venir à créer des bibliothèques popu-

⁶⁾ Ces écoles étaient, en 1933, au nombre de 44, dont 26 reconnues par la «Library Association». Celles-ci se rattachent aux universités ou en forment une division. La plupart n'exigent des candidats au diplôme que deux années d'université correspondant à peu près aux classes supérieures de nos gymnases suisses ou des lycées français. Un petit nombre d'écoles demandent le baccalauréat américain qui s'obtient après quatre années d'université et dont la valeur est assez inégale suivant les endroits.

lares, et qui ne fussent pas seulement des institutions charitables destinées aux pauvres, mais, selon l'exemple américain, de véritables bibliothèques pour tous, de même, mais inversement, il est naturel qu'il faille à l'Amérique un assez long effort pour se dégager d'une certaine superficialité⁷⁾ et produire des bibliothèques dignes du nom de scientifiques, non seulement par leurs collections, mais par l'esprit et la formation de leur personnel.

Même au point de vue numérique et quantitatif, il n'est pas certain que les bibliothèques américaines aient toujours une supériorité aussi grande que celle qui semble ressortir de comparaisons statistiques. Il vaudrait la peine d'examiner les choses de plus près et d'analyser les chiffres pour en estimer plus justement la portée. Quand il s'agit des Public Libraries, il faut se rappeler que ce sont des «Einheitsbibliotheken», qui abritent d'ordinaire sous leur toit, sous le nom de «départements», deux bibliothèques d'espèces différentes, généralement séparées en Europe : l'une de caractère scientifique, l'autre récréative et de culture générale (comme si l'on réunissait, par exemple, la Bibliothèque centrale de Zurich avec celle de la Société Pestalozzi). Cette circonstance corrige déjà un peu certaines données de comparaison. Ensuite, les chiffres absolus ne signifient rien, il faut les mettre en rapport avec ceux de la population, ce qui ferait peut-être constater que nos petites villes sont proportionnellement moins mal dotées qu'il ne paraîtrait au premier abord. Troisièmement, il faut prendre garde que si l'Amérique concentre volontiers les livres dans de grandes bibliothèques publiques que tout le monde utilise, il n'est pas dit pour cela que les habitants disposent, toutes proportions gardées, de beaucoup plus de ressources que celles qu'offre chez nous un système de bibliothèques plus compliqué, plus dispersé, plus compartimenté, et moins apparent. Il n'est presque pas chez nous un village, une paroisse, une école, une société, une institution qui n'ait sa bibliothèque petite ou grande, point visible peut-être, mais

⁷⁾ C'est le terme employé par M. Hanson («Overfladiskhet» en norvégien).

vivante et active, chacune dans le petit cercle qui l'utilise et l'entretient.

Il faudrait tenir compte enfin d'une considération qu'on perd parfois de vue entre bibliothécaires, c'est que tous les livres ne sont pas dans les bibliothèques, que les statistiques de celles-ci ne renseignent ni sur la quantité réelle des livres qui se trouvent dans un pays, ni sur celle des livres qu'on y lit, et qu'elles peuvent par là, dans les comparaisons internationales, conduire à des conclusions tout à fait erronées. Il est en effet dans notre Europe beaucoup de gens qui n'utilisent jamais ou presque jamais les bibliothèques et qui n'en sont pas moins de grands liseurs; au contraire, ce sont le plus souvent des personnes fort cultivées, hommes de lettres, savants, bibliophiles, gens du monde. Mais ce sont aussi fréquemment des gens de modeste condition. Ils préfèrent acheter les livres, en être propriétaires pour pouvoir les conserver, les reprendre à leur gré, les annoter, les faire relier selon leur goût; que sais-je encore? Ils n'aiment pas le livre qui appartient à tous, qui n'est que prêté et qu'il faut restituer. Or, d'après ce que j'ai entendu et vu et lu à ce sujet, j'ai tout lieu de croire que cet individualisme est beaucoup moins répandu aux Etats-Unis que chez nous. Habitué dès l'enfance à emprunter les livres à la bibliothèque publique, l'Américain éprouve moins le besoin de les acquérir. S'il en achète un, il le laisse facilement dans le chemin de fer ou dans l'hôtel. Il n'a pas de place chez lui et il déménage souvent. Le livre est davantage, là-bas, une richesse socialisée, un bien collectif; il reste chez nous dans une plus large mesure propriété particulière et, si je puis le dire, objet personnel. Aussi ai-je l'idée que si l'on pouvait tenir compte de tous les ouvrages qu'acquièrent les particuliers, de toutes les modestes collections, de tous les petits lots de livres qui se trouvent presque dans chaque maison de nos villes et de nos villages, notre pays apparaîtrait en meilleure lumière que la seule statistique des bibliothèques publiques ne le fait voir, quand on fait des comparaisons avec l'Amérique. Et l'on verrait que, par des moyens dif-

férents et moins apparents, notre pays réussit à entretenir à sa manière une vie intellectuelle qui vaut bien son prix.

Car il n'est pas douteux, à mes yeux, qu'en général le livre acheté et personnellement possédé a, intellectuellement, plus de valeur que le livre emprunté.

Mais nous sortons ici du domaine du nombre, de la quantité, pour toucher à celui de la qualité. C'est sans doute là qu'est le point capital, mais son examen nous entraînerait trop loin, et je m'arrête. Il me suffit d'avoir suggéré quelques points de vue, soulevé quelques questions. Quelle que soit la réponse qu'on y donne, il n'en reste pas moins certain que les Etats-Unis ont fait, dans le domaine des bibliothèques, une œuvre grandiose autant qu'originale et que nos collègues américains nous donnent par leur initiative, leur esprit inventif, leur élan, leur solidarité, un magnifique exemple dont nous avons encore beaucoup à apprendre.

Berne, septembre 1934.

Marcel Godet.

***Deuxième Congrès international
des bibliothèques et de bibliographie
organisé par la Fédération internationale des associations de
bibliothécaires***

Le deuxième Congrès international des bibliothèques et de bibliographie aura lieu en *Espagne* du 20 au 30 mai prochain. Il s'ouvrira à *Madrid*. Des excursions et visites sont prévues, notamment à *Salamanque* et à *Séville*, ainsi que plusieurs expositions. La clôture aura lieu à *Barcelone*.

Des réductions de prix seront accordées sur les chemins de fer français et espagnols.

Nous donnerons un résumé du programme dans notre prochain numéro.

Pour recevoir le programme détaillé (imprimé), prière de s'adresser au président de l'ABS, Mr. H. Bloesch, Directeur de la Bibliothèque de la ville et universitaire, Berne.